

► Documents et enregistrements

ADDIO MAESTRO ABBADO

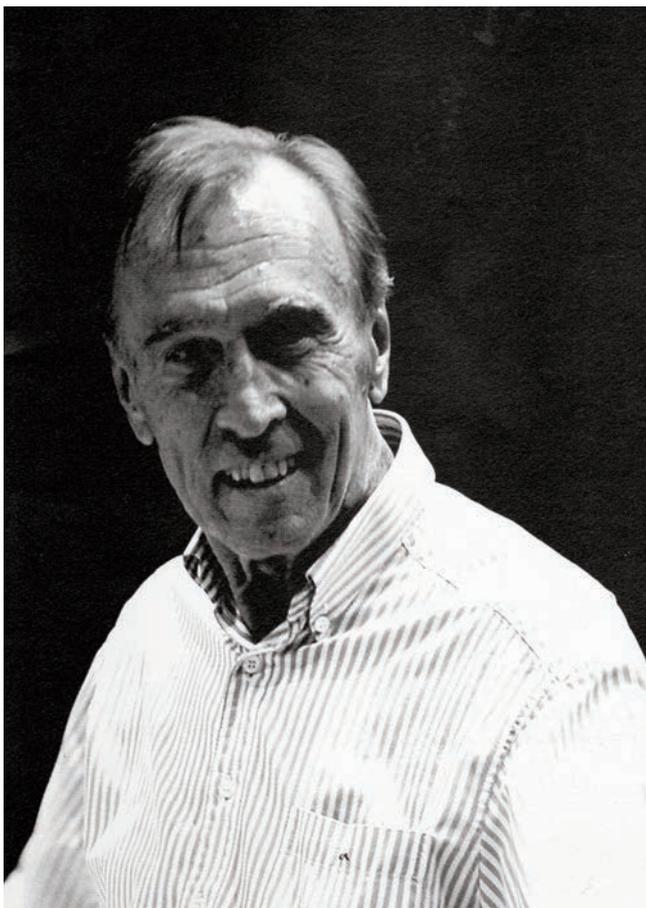
Le magicien de la musique nous a quittés

Nicole LAURY-LEPAUW, membre de l'ABF



*C*laudio Abbado n'est plus ! Les mélomanes, les beethovéniens, sont en deuil. L'événement, pour tous ceux qui aiment la musique, exige qu'on lui laisse une place dans notre revue.

Nicole Laury-Lepauw nous retrace ici ce que fut ce grand chef d'orchestre. On peut connaître le maestro à travers ses enregistrements qui font référence, dans le registre beethovénien mais pas seulement. Cependant, l'avoir rencontré, au concert ou personnellement, force à reconnaître qu'il n'a pas été qu'un grand chef. Il était avant tout un grand homme !...



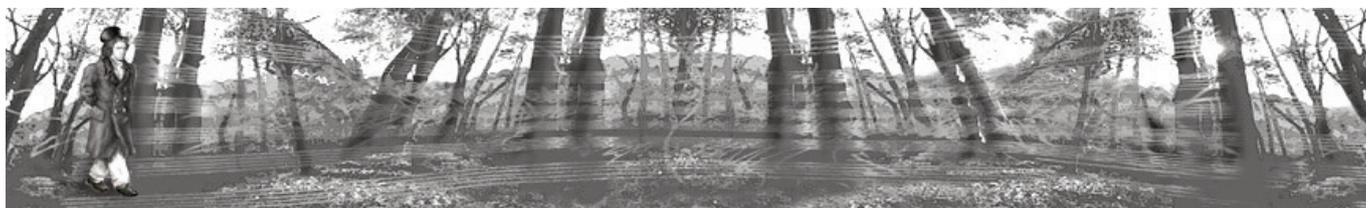
Le monde de la musique est sous le choc et en deuil. Un immense musicien, adoré du public et des musiciens, vient de nous quitter.

Le Chef d'orchestre visionnaire, né le 26 juin 1933, s'est éteint à 80 ans, en paix, entouré des siens, à Bologne le 20 janvier au matin. Ce cancer de l'estomac dont il avait été opéré en 2000, il l'avait dompté durant treize années ! Treize années de lutte, de rémissions, de vie intense et avant tout de musique. Treize années de passion, d'action, de générosité.

Lorsque j'ai appris la nouvelle, j'ai immédiatement senti une grande tristesse m'envahir, mon « dieu » de la direction (place partagée avec Carlos Kleiber) n'était plus. Une sensation de grand vide, plus jamais le bonheur infini, la magie d'un concert avec lui, là physiquement sur la scène et dans la salle tout entière par son aura. On « sentait » tellement sa présence que l'on restait, comme en transe, en lévitation lorsque la musique s'arrêtait, incapable de rompre ce silence que le chef aimait tant prolonger.

Les plus grands orchestres du monde, dont ceux de Paris, et les plus grands chefs ont exprimé leur profonde tristesse. Tous rendent hommage au géant de la direction et à ses immenses qualités de chef, ainsi qu'à l'homme de cœur, à l'humaniste. Gustavo Dudamel qui se trouvait à Paris, a appris la mort de Claudio Abbado





lors d'une répétition à la cathédrale Notre Dame. Il a aussitôt demandé une minute de silence aux 400 musiciens et chanteurs répétant le *Requiem* de Berlioz, minute de grande émotion. Au cours d'une interview le lendemain, le jeune chef vénézuélien a exprimé sa peine profonde et a ajouté que la disparition de son mentor et ami, alors qu'il répétait le *Requiem* si près de lui, n'était pas une coïncidence mais « *le cycle de la vie* ». Il est en effet l'un des nombreux jeunes que Claudio Abbado a aidés et à qui il a passé le flambeau... Il était même allé plusieurs fois le voir lui et l'Orchestre Simon Bolivar à Caracas. Le grand chef avait de nombreux talents dont celui de soutenir et dynamiser les jeunes musiciens, et de créer de nombreux orchestres de jeunes.

À la fois discret et passionné, Claudio Abbado s'est toujours investi totalement, tant aux postes les plus prestigieux que dans les prisons, usines, écoles, universités ou dans les rues. Il n'a jamais été inscrit à aucun parti politique mais toute sa vie il s'est inlassablement engagé dans des actions sociales et humanistes. Investi de tout son être dans la musique, il ne pensait pas qu'elle était réservée à une élite de privilégiés mais qu'elle était un bien commun à tous.

118

Chef humaniste, il prônait l'accès à la musique pour tous, il croyait en sa fonction thérapeutique sur tous les plans et en son effet curatif, salvateur et bienfaisant sur l'homme et sur la société. Toute sa vie, il appliqua de multiples manières la devise de son grand père : « *La générosité rend riche.* » À travers des engagements sociaux, des programmes pédagogiques, des manifestations, des expositions, un centre culturel à Bologne, des salles de concert, des écoles de musique, des bibliothèques, un jardin botanique, un jardin d'enfants pour une association de petits handicapés... « *Ce sont les choses humaines qui comptent vraiment* », disait-il. Pour lui la musique est spirituelle, humaniste et sociale. Sa générosité nous rendait riche, elle nous manque. Nommé sénateur à vie¹, il fit par exemple don de son salaire à une bourse d'études pour de jeunes musiciens. De même, pour son retour à Milan en 2010, il demanda comme cachet que 90 000 arbres soient plantés dans la ville, ce qui fut fait.

Le 26 janvier, le *Teatro comunale* de Ferrare fut renommé *Teatro Claudio Abbado*. Il y avait dirigé 41

1- Claudio Abbado fut nommé Sénateur à vie par le président de la république italienne Giorgio Napolitano. Cette décoration, attribuée avec parcimonie, a pour mission de récompenser les citoyens « pour leurs très grands mérites dans les champs sociaux, artistiques et littéraires ». Le président saluait ainsi le grand chef tant pour sa carrière exceptionnelle que pour ses actions sociales.



concerts dont un au bénéfice de la restauration du théâtre.

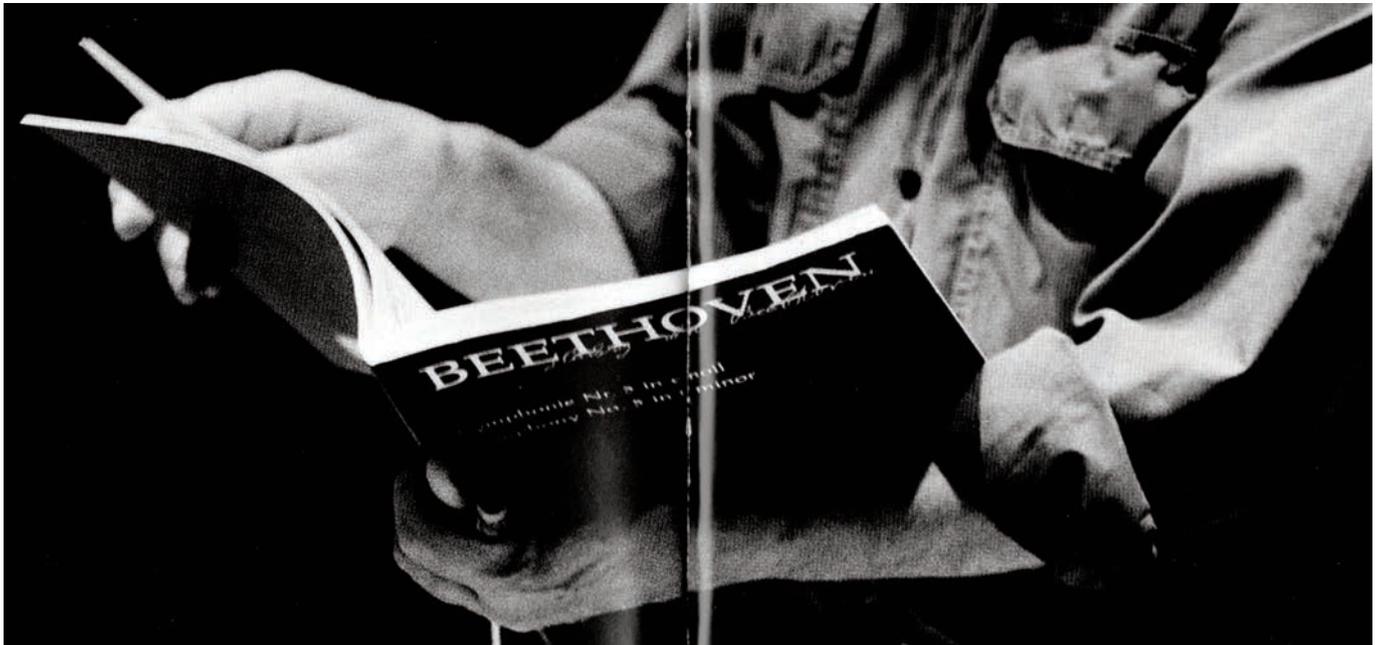
Diffusée dans le monde entier, une commémoration eut lieu le 27 janvier à la Scala où (selon la tradition depuis Toscanini) l'orchestre et son chef actuel Barenboïm, arrivèrent ensemble en silence et jouèrent devant la salle vide, portes ouvertes sur la place pleine d'une foule silencieuse et recueillie, écoutant l'*Adagio de l'Héroïque* de notre cher Beethoven, la célèbre *Marche funèbre*, lente et solennelle. Des écriteaux rendaient hommage en silence au chef qui avait dirigé la Scala durant 18 ans, avec ces mots : « *Abbado per sempre* », Abbado pour toujours...

Qui mieux que Beethoven pouvait rendre ce dernier vibrant hommage ? On sait que lui-même fut accompagné à sa dernière demeure au son de sa propre *Marche funèbre*.

« *La musique fait des miracles* » disait le maestro. Miracle est bien le mot, lui-même était un miracle et un miraculé. Miracle par son talent de chef d'orchestre inspiré et miraculé car six mois après sa très lourde opération, il dirigeait, en janvier 2001, la *Symphonie Résurrection* de Mahler avec le Berliner, très amaigri mais habité plus que jamais de cette force surnaturelle, quasi mystique,

qui ne l'a jamais quitté jusqu'à son dernier concert, en août dernier à Lucerne.

C'était l'un des chefs les plus vénérés de sa génération, engagé et charismatique, à l'allure noble, calme, réservée, d'une extrême sensibilité et d'une grande profondeur. Il avait une curiosité musicale sans limite et il a grandement ouvert les répertoires des différents grands orchestres dont il a été directeur (Scala de Milan, Londres, Vienne, Chicago, Berlin...). Il respectait les traditions mais regardait toujours vers l'avant avec passion. Il aimait à se replonger dans les œuvres musicales et à les déchiffrer encore et encore comme des mystères qui restent à découvrir. « *Dans la musique comme dans la vie, il n'y a pas de limite. C'est pourquoi j'essaie chaque fois d'étudier une partition comme si c'était la première fois* » disait-il.



C'est ainsi que pour sa seconde intégrale des symphonies de Beethoven avec le *Berliner* en 2001, il s'appuie sur une édition nouvellement découverte.

Tout comme avec Carlos Kleiber, mon autre grand chef vénéré, son ami cher à qui il vouait une admiration illimitée, qu'il considérait comme le plus grand chef du XX^e siècle et dont il porta fidèlement la montre jusqu'à sa mort, chaque œuvre est un moment de grâce dont on voudrait qu'il ne s'arrête jamais... et chacune devient un sommet de la musique. L'un comme l'autre transmettaient un « souffle » et une infinie diversité de climats, avec retenue et délicatesse mais aussi avec une densité, une chaleur, une ampleur qui nous « *prenaient aux tripes* ». Avec Abbado, tout devenait lumineux, que ce soit Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms, Bruckner,

Mahler mais aussi Bach, Mendelssohn, Debussy, Prokofiev, Janacek, Nono ...

Amis beethovéniens, écoutez ou réécoutez ses symphonies de Beethoven, ses enregistrements de jeunesse, de maturité ou lors de concerts à Lucerne, différents bien sûr mais qui allient toujours grandeur et profondeur, liberté et inspiration, foi et rayonnement, finesse et subtilité. En tous on retrouve ce beau dialogue des instruments de l'orchestre exprimant la multiplicité des hommes et des timbres, multiplicité unie par un chef qui atteint l'essence de la musique dans un don total... Tout Beethoven ! Sa musique venait du cœur et de l'âme et nous la recevons là directement.

« *Avec Claudio, dit un musicien (pas de Maestro avec Abbado), le miracle prend au moment du concert, tout se met*

en forme comme par magie et pour tous ensemble c'est comme une question de vie ou de mort ! » Le soir du concert, l'étincelle divine passait. C'est pourquoi il préféra toujours les enregistrements *live* qui contenaient cette féerie de l'instant.

Chacun des concerts de Claudio Abbado était magique, il avait ce don d'élever l'orchestre à un niveau toujours supérieur, jamais pompeux ni exubérant mais toujours dans l'esprit chambriste qu'il aimait plus que tout. En concert, il était en osmose totale avec la musique, transporté, désincarné, pur esprit et pure émotion comme si ce n'était plus lui et pourtant avec une maîtrise parfaite du navire qu'il emmenait là où il voulait, avec une légèreté extrême en « *laissant* » les musiciens aller où lui le sentait. Il avait ce talent unique, cet art de la non-





120

direction. En effet, plus que diriger, il permettait à ses musiciens de faire le chemin d'eux-mêmes et de la musique, ce qui ne manquait pas de les rendre perplexes aux répétitions. Les anecdotes sont nombreuses à ce sujet : lorsqu'un musicien venait jouer pour la première fois sous la direction du célèbre Maestro et qu'il attendait tant de ce messie, il était surpris, voire déçu, de ne l'entendre presque rien dire en répétition mais au concert, la magie prenait. Une alchimie totale entre tous les musiciens. Abbado leur apprenait avant tout à s'écouter les uns les autres, comme le font les (bons) musiciens chambristes et il leur faisait confiance.

Durant ses dix dernières années, Claudio Abbado choisissait ses musiciens un à un et, pour son plus grand bonheur, ils pouvaient « *faire de la musique ensemble* » comme il aimait à le dire. Sa direction a toujours consisté à ne pas les diriger... « *Ce qui compte, c'est le rapport humain, mon ambition est de faire de la musique ensemble comme en musique de chambre* ».

La maladie l'a profondément transformé intérieurement. Au cours de ces treize années d'état de grâce, il continua de servir la musique intensément. Il fonda des orchestres dont celui de Lucerne, constitué de musi-

ciens de plusieurs générations triés sur le volet, et l'Orchestre Mozart de Bologne. En 1978 déjà, il avait fondé l'Orchestre des Jeunes de la Communauté européenne qui devint en 1981 le *Chamber Orchestra of Europe*. C'est en 1986 qu'il créa le *Gustav Mahler Jugend Orchester* d'où émergea en 1997 le *Mahler Chamber Orchestra*. Dans tout ce qu'il faisait, Claudio Abbado s'engageait corps et âme, et lorsqu'en 2000 il créa le *Lucerne Festival Orchestra*, c'est avec passion qu'il forma un ensemble qui n'avait encore jamais existé, un orchestre international réunissant des amis musiciens du plus haut niveau, venant du Philharmonique de Berlin, de Vienne, du *Mahler Chamber Orchestra*, et de nombreux solistes renommés. Pour tous ces orchestres, la règle d'or était l'écoute de l'autre à laquelle Abbado avait été initié dès l'enfance en pratiquant la musique de chambre en famille. Il aimait tellement ce partage qu'à l'âge de 30 ans, déjà chef d'orchestre, il choisit de se retirer à Parme pour y enseigner la musique de chambre.

Écouter, partager, converser, demeura sa vision et sa philosophie de vie : « *Si les hommes s'écoutaient mieux, les choses seraient plus simples dans notre monde* », disait-il. Et tout cela avec enthousiasme : « *Il faut toujours faire de la musique avec enthousiasme, disait-il encore, s'il n'y a pas d'enthousiasme la musique est morte* ».

« *Abbado, c'était l'humilité et le partage* » dit son assistante Claire Gibault. Il avait un besoin impératif de transmettre et de se renouveler. Grande humilité, écoute mutuelle, finesse d'esprit et un amour des hommes comme de la musique, tel était ce grand parmi les grands...

Né d'un père violoniste professeur au Conservatoire de Milan et d'une mère pianiste qui écrivait des livres pour enfants, frère cadet d'un futur chef d'orchestre et directeur de Conservatoire, Claudio apprit à vivre en musique. Il adorait son grand-père qui fut excommunié pour ses interprétations des Évangiles et vécut son enfance en pleine période fasciste, ce qui le poussa toujours à choisir la liberté. À 7 ans, il écrivait « *Viva Bartok* » sur un mur de Milan pour saluer l'exil du compositeur aux États-Unis ! C'est également à 7 ans qu'il décida de devenir chef d'orchestre en écoutant à la Scala les *Nocturnes* de Debussy, en particulier le nocturne *Fêtes* qu'il vécut comme une révélation. À 17 ans, il assista à une répétition de Furtwängler qu'il admirait et de Toscanini dont il détestait l'autoritarisme. Avec Zubin Mehta, son ami pour la vie, il intégra le Chœur des amis de la musique pour pouvoir observer les grands chefs dont Karajan et Bruno Walter. Ses modèles furent Furtwängler, Giulini, Münch, Monteux, Szell... Détail qui a son importance, Abbado avait Hölderlin pour livre de chevet,

poète et philosophe né en 1770, la même année qu'un certain Ludwig van Beethoven.

Il débuta en 1958 à Trieste, il avait 25 ans. L'année suivante il dirigea son premier opéra. De Milan, New York, Vienne, Berlin, Londres, Chicago, Washington... jusqu'à Bologne et Lucerne, partout il a marqué l'histoire de son empreinte tant en musique orchestrale qu'opéra-tique.

Sa musicalité, sa polyvalence, son talent exceptionnel comme son insatiable curiosité musicale, son ouverture d'esprit, sa grande culture faisaient de lui un homme fascinant. C'était un passionné en tout domaine depuis la poésie jusqu'au foot. Toujours à la recherche d'éditions originales de partitions pour en intégrer le plus possible la compréhension profonde et pour garder la musique vivante, en perpétuelle évolution, jamais figée, il liait merveilleusement rigueur et liberté. Il a dirigé les plus grandes phalanges du monde, toujours par cœur. Il pouvait ainsi être en osmose totale avec la musique et son regard embrassait tous les musiciens auxquels il permettait de s'investir pleinement et de faire le chemin d'eux-mêmes et de la musique.

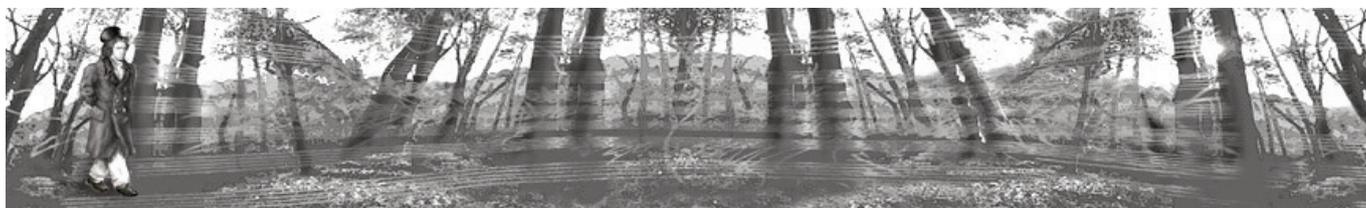
Écoutons les enregistrements, regardons les DVD. Un enchantement... Par exemple cette Soirée russe à Lucerne en 2008 où, dans la *Tempête* de Tchaïkovski, les musiciens sont comme portés par une même vague. Une même onde subtile et envoûtante les traverse et les transporte, sous le geste précis et serein du chef au visage parfois impassible mais au regard d'aigle qui voit et perçoit tout. Puis son visage s'anime et tout s'anime ! Musiciens, instruments, « font de la musique » et les portes du sublime s'ouvrent toutes grandes dans une explosion de timbres et d'émotion. Pas d'autre choix que de se laisser embarquer dans le voyage où le chef nous emmène, jusqu'au point de rupture, jusqu'au silence. Puis son sourire de ravissement du chef, sourire au charme irrésistible. À déguster sans modération.

Que ce soit de Beethoven cette magnifique *Huitième Symphonie* en 2001 avec le *Berliner* (où l'on aperçoit Benigni dans la salle), sa chaleureuse et si vibrante *Neuvième*, les superbes *Ouvertures* de Beethoven, où luminosité, vitalité, passion, poésie et une certaine électricité sont sa signature, que ce soit ses éclatantes *Danses hongroises* de Brahms avec le *Wiener*, la *Neuvième* de Mahler à Lucerne à la fin de laquelle il tient le public en silence pendant plus de cinq minutes avant les applaudissements et bien sûr la *Deuxième*, *Résurrection*, qui représentait tant pour lui ou encore ses élégantes et dynamiques symphonies de Mendelssohn, tout est émerveillement, enchantement et émotion.

Je me souviens du concert d'ouverture du Festival de Lucerne le 8 août 2012 dont le thème était *Musique et Foi* pour lequel Abbado avait imposé ses choix : Beethoven et Mozart. Le concert débuta avec un *Egmont* majestueux et plein de grâce, de souplesse, de délicatesse. Un son extrêmement beau s'est élevé des cuivres, des bois comme des cordes... un moment de bonheur !... suivi d'un autre tout aussi somptueux avec l'*Allegro* de la *Neuvième*. Quelle élégance de l'attitude et du geste, sa main gauche fascinante avait la grâce d'un vol d'oiseau et invitait à l'élévation, chaque note nous mettait en attente intérieure, en tension extrême. La précision légendaire du chef était bien là, mais aussi sa profondeur, sa puissance, en ampleur et en finesse, une explosion tout intérieure qui finalement créa un enthousiasme irrésistible chez les auditeurs venus des quatre coins du monde. Souvenir inoubliable que cette soirée où le chef dirigea ensuite le *Requiem* de Mozart, orchestre et chœur atteignant la perfection. Ce fut un moment grandiose, une très grande émotion qui s'intensifia encore lors des deux autres concerts de la même semaine (quand on aime on ne compte pas). Le dernier soir atteignit le SUBLIME, un dialogue de toute beauté entre orchestre et chœur. On avait l'impression que le Maestro façonnait le son et que de chaque note il faisait jaillir la lumière, l'émotion la plus bouleversante jusqu'à la fin de l'œuvre, puis le silence, l'infini. De longues minutes de silence absolu suivirent les dernières notes, des minutes d'émotion contenue, le temps de revenir d'un au-delà, le temps que le chef très lentement émerge, reprenne son souffle et nous aussi. Moment d'une intensité rare où on le vit très lentement se redresser, se déplier alors que ses bras lentement se refermaient, qu'il posait les mains et la baguette sur son cœur et finalement les joignait pour remercier ses musiciens. À cet instant, le public explosa littéralement et fit une longue, très longue *standing ovation* de sept rappels, qui ne s'est pas arrêtée avant que le chef ne revienne seul sur scène une dernière fois alors qu'à son signal, les musiciens étaient déjà tous partis. Inoubliables instants de grâce, gravés au plus profond de moi dans les plus belles pages de ma mémoire. En cette cathédrale acoustique de Lucerne, la perfection avait été atteinte. Pourvu que ce soit ainsi au paradis !

À la fin de ce dernier concert, le 11 août, je pris mon courage à deux mains et malgré le règlement helvète draconien et les échecs des 8 et 10 août, je pus le rencontrer quelques instants. Je ne voulais pas le fatiguer car en plus du concert il avait dû terminer une interview pour un dvd. Il était épuisé mais il fut très accueillant et souriant, je voulais juste lui dire « Merci ! » et quelques mots sur sa belle phrase : « *La musique fait des miracles* » qui m'avait beaucoup aidée lors de ma propre





expérience de la maladie. Puis, une belle voiture italienne blanche est arrivée, un dernier sourire, un dernier geste d'au revoir nous promettant de nous revoir à Paris lors de son prochain concert et je le vis s'éloigner, comme dans un rêve. Je restai un moment, absente, puis longeai les bords du lac tout éclairés, ne sentant pas le sol, j'étais sur une autre planète...

C'est non seulement un musicien de génie qui nous a quittés mais un homme de cœur, un homme de bien dont les actions illustrèrent toute sa vie les belles pensées. Il laisse un grand vide, une grande tristesse, mais il inspire aussi une immense gratitude pour tout ce qu'il nous a généreusement donné tout au long de sa vie, et ce jusqu'au bout, quatre mois avant sa mort. Le 24 août 2013, il donnait son dernier concert à Lucerne avec la *Symphonie inachevée* de Schubert, et la *Neuvième* de Bruckner. Il nous lègue une immense discographie qui fera longtemps référence et un enregistrement Testament avec Martha Argerich sorti le 17 février. Lui est parti mais sa musique reste vivante. Le destin chez ces grands hommes est toujours sidérant ! La boucle se bouclait. Leur première rencontre eut lieu en 1955, il étudiait encore le piano, ils furent amis toute leur vie. Alors qu'il fit son premier enregistrement avec soliste en compagnie d'Argerich, c'est aussi avec elle qu'il fit le dernier dans un sublime, lumineux et rayonnant Mozart.

Pour ma part, en dehors de ce concert à Lucerne, j'ai eu la chance et le bonheur de rencontrer Monsieur Abbado à plusieurs reprises au cours de ma vie. Son énergie charismatique reste gravée en moi à jamais. Je me souviens par exemple d'un concert avec l'Orchestre de Paris où mon père était alto solo et mon frère premier violon. Je rentrais tout juste de deux années en Martinique et je retrouvais l'ambiance musicale familiale avec joie. Ce jour-là, en juin 1971, au théâtre des Champs Elysées, le choc de sa rencontre dans les coulisses puis de sa musique fut si grand que j'en ressens encore l'émotion aujourd'hui. Au programme, le *Concerto n° 2* de Brahms avec Vladimir Ashkenazy, puis la *4^{ème} Symphonie*. Il était jeune, bel homme, réservé, presque timide, mais très ouvert, une allure noble et décidée, tout en lui était rayonnant, son regard, son sourire bienveillant aux petites erreurs, sa gentillesse, sa douceur, sa discrétion, son souci du bien-être de chacun, un mot, un geste, un sourire... Des moments où j'étais comme dans un rêve ! Je crois que je n'en suis jamais redescendue. Musicien parmi les musiciens de l'orchestre, il était d'un abord facile, simple, détendu et courtois, les musiciens l'adoraient. Je me souviens d'autres concerts avec l'Orchestre de Paris où je l'ai rencontré. Comme en 78, cette fois au Palais des Congrès, dans la *VIII^e* de Schu-

bert, une très belle *Léonore III* de Beethoven et un époustouflant *Alexandre Nevski* de Prokofiev. Fougue, fièvre, brillance, sonorités sublimes. Puis, en 1980, autre grand moment de musique russe avec *Une nuit sur le Mont chauve* ensorcelante, le *concerto n° 2* de Bartok par Accardo prenant « aux tripes » et une œuvre de Janacek. Et la même année, cette fois aux Champs Elysées, avec l'Orchestre National pour fêter les 60 ans d'Isaac Stern ! Deux géants dont le plus jeune (aux cheveux longs et bruns) semblait au début impressionné par l'aîné mais très vite en osmose totale avec la musique et le soliste, deux grands musiciens au service du *Concerto pour violon* de Beethoven, « faisant de la musique ensemble ». Ô combien l'expression du chef se manifesta ce soir-là ! En mémoire, un indicible frisson.

Que dire des Symphonies de Bruckner, de l'exceptionnelle Intégrale Mahler, joyau parmi les joyaux où le grand chef, loin de toute emphase, de tout pathos, allie clarté et passion, sobriété et densité, élan et plénitude, lyrisme et profondeur, fluidité et spiritualité. Que dire de son fabuleux *Simon Boccanegra* qu'il créa à Paris en 1978, de son *Don Carlos* dans la version française peu connue, de ses *Otello*, *Carmen*, *Pelléas* et de tant d'autres œuvres ? Oui, Claudio Abbado était bien un magicien et le public ne s'y trompait pas qui le remerciait par de ferventes ovations pouvant durer jusqu'à trente minutes.

Mes derniers concerts et grandes émotions avec ce merveilleux chef eurent lieu à Pleyel. Le 14 avril 2013 d'abord, avec Martha Argerich et le *Mahler Chamber Orchestra* dans un *1^{er} Concerto* de Beethoven unissant clarté, profondeur et intense émotion, où rayonnaient leur belle complicité et leur bonheur à jouer ensemble. Le concerto fut suivi de *l'Ecossoise* de Mendelssohn dans laquelle le miracle Abbado, grâce et beauté, fut au rendez-vous...

Puis, le 11 juin 2013 avec Radu Lupu et le *Mozart Orchestra* de Bologne, un programme éclectique qui commença par de magnétiques et chaleureuses *Créatures de Prométhée* suivies du *Concerto n° 27* de Mozart où soliste, chef et orchestre, avec une évidente simplicité nous montrèrent magistralement ce qu'est s'écouter et s'unir, ... ce qu'est « faire de la musique ensemble » avec élégance, sérénité et équilibre parfait. La seconde partie du concert débuta avec le *Concerto pour trompette* de Haydn. L'excellent trompette R. Friedrich eut un problème technique et dut aller le résoudre en coulisses, Abbado montra alors un calme olympien, souriant et amusé puis le programme s'acheva en apothéose et en plénitude dans une bouillonnante et décoiffante *Symphonie Classique* de Prokofiev, pleine de liberté et de l'éternelle jeunesse de ce chef qui faisait une fois encore

la démonstration de sa fraîcheur et de son renouvellement permanents. Tout sauf classique, cette symphonie avec lui ! Le concert remporta un tel triomphe que très exceptionnellement, après une soirée déjà si longue, Abbado nous offrit en bis le quatrième mouvement de la *Symphonie Londres* de Haydn. La salle en délire fit une magnifique ovation au chef qui, pour la dernière fois à Paris, nous avait offert un grand moment d'élévation, de lumière, de joie, de profonde émotion.

Au cours de ce concert, il fit distribuer le Manifeste de la musique contre le travail des enfants, intitulé « *Appel de Claudio Abbado pour lutter contre le travail des enfants* », avec un texte de Victor Hugo et un de lui-même ! Jusqu'au bout du chemin il s'est investi pour que la musique soit un instrument au service de la paix. À travers ses nombreuses actions, il fut un guide pour les jeunes. Dans les coulisses, ce soir-là, quelques mots, quelques impressions, un mot sur son anniversaire qui approchait à quoi il répondit d'un « *peut-être* » énigmatique et serene. De mes rencontres avec ce bel être, je garde la forte impression de m'être sentie traversée, comme transpercée, de son énergie, de son aura incroyablement belle, puissante et généreuse.

Ce sept avril dernier, au Festival de Pâques de Lucerne, un concert fut donné en hommage à Claudio Abbado qui, bien sûr, était programmé. *L'Inachevée* de Schubert fut choisie. Les musiciens arrivèrent en silence, l'estrade resta vide. C'est le premier violon qui, de sa place, dirigea l'orchestre, faisant ainsi honneur à leur créateur. Le vide, l'absence, étaient immenses. À pleurer... Musi-

ciens et spectateurs furent silencieux, respectueux, tristes. L'émotion était palpable, la salle était devenue une église. En seconde partie, toujours dans le silence et sans entracte, le concert continua avec le concerto de Berg *A la mémoire d'un ange*, par Isabelle Faust tout de noir vêtue et avec cette fois un chef, Andriss Nelson. Les musiciens et amis du chef lui ont rendu un vibrant et digne hommage, à l'image de ce grand seigneur qui leur manque tellement, plein d'humanité et d'aristocratie du cœur.

Si Claudio Abbado fut toute sa vie un chef magique et consacré, depuis l'année 2000 et son opération il avait atteint une dimension mystique, cosmique et avait laissé ses émotions rejoindre librement sa belle rigueur, nous touchant ainsi au plus profond de nous-mêmes et nous élevant, à chacun de ses concerts, au plus haut, au plus pur, au plus lumineux. Ce furent treize années cadeau pour lui, pour ses musiciens et pour nous tous. Investi de tout son être dans la musique, il vivait de musique, il respirait de musique, il *était* musique et était convaincu qu'elle pouvait changer le monde.

Une vie au service de la musique !

Merci Maestro, vous nous avez donné des moments de bonheur et d'extase qui resteront à jamais gravés dans nos cœurs.

◀ N.L.L

123



